

Chasse à la sorcière ou sermon?



Plus d'un an après l'impact phénoménal qu'il provoquait en mars 1982 au Musée d'art contemporain, à Montréal, *The Dinner Party* de l'artiste américaine Judy Chicago fait encore couler beaucoup d'encre. La journaliste France Labbé répond ici à Pierre Vadeboncoeur et à son essai *Le Panthéon de porcelaine*.

Pierre Vadeboncoeur n'a pas aimé *The Dinner Party*. Il n'y a pas vu, non plus, une oeuvre d'art. C'est son droit. Mais que, dans *Le Panthéon de porcelaine*, deuxième de ses *Trois essais sur l'insignifiance*,¹ l'auteur se serve de l'oeuvre pour sa déconcertante démonstration de l'inculture des États-Unis en regard de l'Europe, qu'il la tourne en dérision et fasse à l'artiste un véritable procès d'intention, qu'il profite de l'occasion pour informer les lectrices-lecteurs de ce que devraient être la femme, la vraie, et le féminisme, le vrai, voilà une entreprise qui confine à l'humour noir. Mais Pierre Vadeboncoeur est sérieux comme un... Père de l'Église!

Voici donc «la» femme, ce magma mystico-idéologique qui permet de réfréner à toutes sans en évoquer aucune et, du même coup, de les voir s'évanouir dans une vue de l'esprit! L'auteur «la» place... «sur le même pied que Dieu, que l'homme ou que l'éternité». De là à n'attendre d'elle rien moins qu'«un renouvellement du sens de l'altitude et de l'absolu» il n'y avait qu'un pas vite franchi. Il ne restait plus qu'à «la» propulser, dans son sermon sur le féminisme, à des hauteurs tout aussi vertigineuses: «*La femme se révélera seulement dans son image ultime, parce que telle est la loi générale.*»

Pour promouvoir sa perspective de transcendance, Pierre Vadeboncoeur a choisi des alliées de taille qu'il nomme «porteuses de parole et d'âme»: entre autres, Simone Weil, philosophe française d'origine israélite, et Thérèse d'Avila.

Or, qu'est-il arrivé à ces deux femmes? La première, en dépit de son refus du baptême et à défaut d'autre voie d'accès au sacré religieux, ayant rejeté le judaïsme, a fixé sa passion sur

le Christ avec qui elle a eu des «rencontres» pour finalement se laisser mourir de faim à l'âge de 34 ans. (Elle avait pourtant échappé à l'holocauste nazi en passant aux États-Unis.) Quant à Thérèse d'Avila, elle est morte d'épuisement et de privations, sans parler des auto-mortifications, après avoir expérimenté de nombreuses «unions mystiques» avec ce même Dieu. Et que dire d'une Jeanne d'Arc brûlée vive sur la condamnation même de l'évêque de Beauvais pour... avoir porté des vêtements masculins, faute de preuves de sorcellerie! Ce n'est certainement pas la passion de ces femmes que je mets en cause ici, mais leur assujettissement à une relation mystique de Maître à Servante qui ne pouvait les mener qu'à leur propre destruction.

Toujours dans la même optique, Pierre Vadeboncoeur exige des femmes «une pensée spéculative, un art, une pensée contemplative et une recherche qui transcendent les sexes et toutes les conditions». On a compris combien le sexe féminin est encombrant et peu propice à l'élévation s'il n'est totalement annihilé! De plus, les femmes devront faire un effort supplémentaire pour s'abstraire de leur condition qui en fait les plus pauvres parmi les pauvres et les plus asservies parmi les dominés dans l'ensemble des populations. Par ailleurs, elles devront se faire à l'idée que les poètes de toutes les littératures qui ont chanté l'amour, pour ne citer que cet exemple, l'ont fait en... transcendant leur sexe!

Un art froid ou soviétique

Ayant défini son camp spirituel, Pierre Vadeboncoeur ne se gêne pas pour affirmer que «*la cause de la femme n'a*

rien de religieux et, s'étant popularisée dans le siècle le plus profane de l'histoire depuis la civilisation romaine, elle a hérité de lui son esprit anti-spirituel et l'a peut-être encore accentué pour son compte». Discours évocateur s'il en est! Nous voici donc en plein procès d'intention et, s'attaquant plus particulièrement à celles de Judy Chicago, l'auteur entreprend sa chasse à la sorcière. Ainsi, Judy Chicago «ne s'en tient pas au commerce, ni à la simple verroterie qui excite les enfants...», «elle dérobe des rites et comme un cérémonial qu'elle détourne au profit de quelque chose de rien moins que pieux».

Ailleurs, l'auteur affirme: «... à ne plus voir dans la femme que quelqu'un en rapport avec sa situation, on ne fait pas d'art avec cela ou alors on fait un art froid ou soviétique». Peut-il nous dire alors ce que sont la **Mère baignant son enfant** d'une Mary Cassatt, les **Baigneuses** d'un Renoir, la **Mère et enfant** (allaitant) de Paula Modershon-Becker, les **Danseuses** d'un Degas, ce que sont les madones romanes, gothiques et toutes les autres, sinon des femmes en relation avec leur situation?

Voilà donc les absurdités où mène l'acrimonie de Pierre Vadeboncoeur à l'égard du féminisme en général et de Judy Chicago en particulier! Et pour ce qui est du «politique» en art, toute oeuvre procède d'un choix de mettre en valeur quelque chose, et de ce fait a des implications politiques: tout l'art religieux, qui témoigne d'une croyance, autant que **Guernica** de Picasso ou **L'Archipel du Goulag** de Soljenitzine en sont des exemples évidents. Mais pour Vadeboncoeur, le cas du **Dinner Party** est différent: l'artiste est une féministe américaine et son oeuvre n'est pas de

l'art mais une entreprise impie de propagande, un « désert de l'âme ».

Pierre Vadeboncoeur reproche aussi à l'artiste « un langage dont le sens paraissait emprunté au culte » et « d'aller chercher son décor dans les sanctuaires antiques ou supposés tels ». Or, c'est précisément par des symboles reliés au mythe de l'histoire des femmes que **The Dinner Party** réfère au sacré.

Ce mythe, c'est celui de la Grande Déesse qui remonte au commencement de l'histoire humaine et qui a donné naissance aux premiers autels et sanctuaires et, plus tard, à des temples érigés pour lui rendre un culte. Ce culte a subsisté pendant des millénaires pour ne disparaître complètement qu'en l'an 500 de notre ère quand les empereurs chrétiens de Rome et de Byzance fermèrent les derniers temples de la Déesse. Voilà donc quelques faits qui prouvent que Judy Chicago témoigne de quelque chose qui a réellement existé et non de rien.

Le symbole qui orne les assiettes du **Dinner Party** n'est pas un « vagin stylisé » mais un « papillon-vagin » (c'est le papillon qui est stylisé) relié à une série de peintures de madame Chicago, « **Déesse-papillon**, » dans lesquelles la sexualité est associée à la transformation spirituelle.

En s'inspirant de la Cène, repas sacré réservé aux seuls hommes, Judy Chicago a disposé ses trois tables de 13 couverts chacune, y conviant les femmes jusque-là confinées à leurs « dinner parties ». Et puisque Vadeboncoeur lui reproche « le recours à des vêtements quasi sacerdotaux », référant sans doute aux magnifiques napperons, chacun conçu différemment et exécuté à la main, il me semble à propos de rappeler que ce sont des femmes qui, jusqu'ici, ont confectionné les nappes des autels et les somptueux vêtements des prêtres, sans qu'on ait jamais pensé d'honorer ces travaux à l'égard de leur fonction et encore moins les artisanes,

L'image saugrenue d'un bar

Pierre Vadeboncoeur trouve « trop nobles » les éléments qui figurent dans **The Dinner Party**, le discours de Judy Chicago étant selon lui celui « d'une publicité pour une cause » et l'oeuvre lui suggérant spirituellement « l'image saugrenue d'un bar ! » Pourtant, il ne peut pas ne pas y reconnaître « quelque chose de paradoxalement hiératique ». Il y a paradoxe, en effet : à une Grande Déesse et à ses attributs sacrés en qui les femmes pouvaient reconnaître des signes prestigieux et dynamiques de leur participation à la communauté humaine, deux millénaires de christianisme ont substitué une Sainte, Vierge et Mère, de surcroît Servante de son Fils.

Aussi bien, **The Dinner Party**, par sa symbolique et l'efficacité de son art, constitue une oeuvre chargée de signification qui révèle une identification

directe des femmes au sacré. Elle ne propose ni un culte ni une religion, mais témoigne d'une prise de conscience de l'artiste Judy Chicago. Que Pierre Vadeboncoeur n'y ait trouvé « l'indicible » ou « l'ineffable » qu'il y cherchait ou n'y ait reconnu le « reposoir » qu'évoque en lui la **Vierge au Buisson de Roses** de Schongauer, entre autres oeuvres qu'il affectionne, ne fait que démontrer le non-lieu de tels rapprochements et rendre plus évident le sens réel de sa remarque : « On ignore trop ce que la femme veut dire au monde à part cela qu'elle veut y prendre ». Encore lui aurait-il fallu, en cette occasion particulière, aborder avec moins de rancœur l'oeuvre à laquelle ont participé près de quatre cent femmes et quelques hommes de bonne volonté et être plus sensible justement au renouveau qu'elle apporte au monde.

1/ Vadeboncoeur. **Trois essais sur l'insignifiance**. Editions de l'Hexagone, Montréal 1983

FRANCE LABBÉ



Unterberg Labelle Genneau Dessureault et associés

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Genneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens

AVOCATES